

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT. A Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

PARAISANT LESMardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, £1 0 0; Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, £1 0 0; Aux deux publications réunies, £1 10 0; Tout instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix que ci-dessus.

PRIX DES ANNONCES.

Table with advertising rates: Six lignes et au-dessous, première insertion, 2s. 6d; Dix lignes et au-dessous, première insertion, 3s. 4d; Au-dessus par lignes, 4d; Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Affranchir les lettres.)

Education.

Industrie.

Progrès.

VENTES PAR LE SHERIF,

Pour le district de Montréal,

PENDANT LE MOIS DE JUIN, 1847.

- Dame veuve de Beaujeu vs. C. P. Marcellin, trois terres, nos 10, 24, 28, seigneurie de Soulanges, St Ignace, 23 juin, 10 heures. Richard V. V. Frelich vs. John Baker, moitié d'une terre, lot 17, St Armand, St Armand, 28 juin, 10 heures.

MAGASIN CANADIEN

FERONNERIE.

Le Soussigné reçoit à présent par différents vaisseaux de Liverpool, Ann, Britannia, Montezuma, Chapman, Aquila Marine, etc. Fer anglais assorti, Banke Best Feuillard, Boîtes de Boues, Bêches Pelles &c. &c.

W. F. LESTE, No. 81 Rue St. Paul, et 70 Coin de la Place Jacques Cartier.

LIVRES NOUVEAUX.

MAINTENANT en vente, à Librairie des sous-signés, une collection considérable de livres, propres à être donnés EN PRIX ou former le fond d'une BIBLIOTHEQUE DE PAROISSE, parmi lesquels se trouvent les ouvrages suivants:

- Un assortiment très varié de livres de prières avec reliure ordinaire de 4s. à 60s la douzaine, do do avec reliure et tranche dorée de 18s. à 75s la douzaine, etc., etc., etc. reçus par les premiers vaisseaux du printemps.

AVIS.

LES CENSITAIRES de l'île de Montréal, de St. Sulpice et du Lac des Deux Montagnes sont avertis. 1. Que le délai de sept années accordé par l'Ordonnance 3e. Vict. ch. XXX (8 juin 1840) pour le paiement des arrérages de LODS ET VENTES étant expiré le 8 courant, les dits Lods et Ventes sont maintenant exigibles.

Montréal, 9 juin 1847. JOSEPH COMTE, Ptre. Procureur.

Eaux des Sources de Varennes.

Le soussigné avertit le public qu'il a été nommé AGENT pour cette ville, pour la vente des eaux saluaires des SOURCES DE VARENNES. Ceux qui désirent s'en procurer voudront s'adresser au No. 63 rue St. Paul, vis-à-vis le marché Bonsecours.

ROMUALD TRUDEAU, APOTHECAIRE.

A transporté sa Pharmacie du No. 106, rue St. Paul, au No. 111, au coin de la rue St. Jean-Baptiste.—18 mai.

Avis à nos abonnés retardataires. Nous avons encore un grand nombre de nos abonnés de la campagne qui sont en arrière. Ils voudront bien suivre les conditions de nos publications, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans leur envoi.

REVUE DE PARIS.

Le mois de mai, que l'Eglise nomme le mois de Marie, amène un redoublement de dévotion parmi les fidèles. Les beaux jours du carême reviennent ainsi après Pâques, et les solennités se multiplient dans toutes les paroisses. Les retraites, les instructions pastorales, les sermons, se partagent les heures de la journée, qui ne suffisent pas, car on continue le soir ces pieux exercices.

Les illustres prédicateurs, qui ont fait défaut pendant le carême, ne se montrent pas d'avantage aujourd'hui; mais à leur place, plusieurs églises de Paris ont recueilli de vaillants missionnaires arrivant du bout du monde. Les missionnaires sont très à la mode en ce moment. Quelques-uns sont revenus depuis peu des pays lointains, après avoir éprouvé des persécutions qui les recommandent fortement à l'intérêt des âmes pieuses et tendres.

Ce missionnaire si cruellement éprouvé a été invité à dîner aux Tuileries. On voulait lui donner une récompense, une compensation à ce qu'il a souffert, et comme on le pressait de dire ce qu'il souhaitait,—La plus grande faveur qu'on puisse m'accorder, a-t-il répondu, c'est de me permettre de retourner le plus tôt possible chez les sauvages.

Voilà les véritables prêtres; voilà comment la passion religieuse mérite qu'on s'incline devant elle.—Par malheur, il est difficile d'aborder ce sujet sans y trouver matière à quelques critiques.

Si vous entrez en simple curieux dans une des principales églises de Paris, vous y lirez, affiché aux piliers, un avis ainsi conçu:—"Il est indécent de traverser une église sans s'y arrêter pour faire une prière."

Tel est le style en usage dans quelques paroisses. Ce style peu ménagé se trouve dans les sermons débités aux enfants qui font leur première communion, et aux vices de la forme viennent souvent se joindre les inconvénients de la pensée. On ne choisit pas avec assez de soin les prédicateurs chargés d'instruire la jeunesse. On a tort de ne pas soumettre leurs discours à une censure intelligente et attentive, et de ne pas les corriger avant de leur ouvrir l'accès de la chaire.

Par extraordinaire, il y avait du monde aux courses de Chantilly, et ces fêtes ont été passablement brillantes. C'était comme une revanche de la triste journée où le sport fut si cruellement maltraité par la pluie à la Croix-de-Berny. On avait hâte de jouir d'une solennité champêtre qui doublait le prix des beaux jours si rares jusqu'à présent.

L'Angleterre, qui se réserve pour la course au clocher n'étant pas venue lutter sur l'hippodrome, les prix ont été partagés, comme à l'ordinaire, entre MM. le comte de Cambis, Aumont, prince Marc de Beauvan, Célestin de Pontalba, et quelques autres habitués de ces triumphes. Selon l'usage aussi, on a fait de la régence après les journées de courses. Ces meurs fringantes du siècle dernier ressusciteraient lestement si on écoutait nos gentilshommes,—c'est-à-dire si ces messieurs étaient assez nombreux, assez considérables, assez influents par leur fortune et leur esprit pour opérer une révolution rétrograde,—la seule, du reste, qu'ils soient capables d'inventer.

On avait à Chantilly de petits soupers tous les soirs, et des tables de lansquenets toute la nuit. On y voyait figurer, la fourchette ou les

cartes à la main, des demoiselles de l'Opéra et des petits théâtres. Toutes celles qui n'étaient pas de service sur la scène s'étaient échappées pour accourir à ce rendez vous;—quelques-unes même, qui étaient sur l'affiche, sont parties sans permission, d'autant mieux résignées à payer l'amende, qu'elles étaient bien sûres d'en être amplement dédommagées.

Au retour, on citait quelques aventures; le lansquenets a consommé plus d'une ruine et achevé plusieurs de ceux que le turf avait entamés.—Ce n'est pas tout, par malheur, et ses petites nouvelles ont été bientôt effacées par le bruit d'un scandale venant de haut lieu. Voici le fait, tel que le rapportait dès le lendemain les personnes les mieux informées:—Samedi, après la chasse, et à la soirée où les princes avaient invité l'élite de la société venue aux courses, une partie de lansquenets s'engagea.

Ce triste jeu a fait son chemin, on le joue partout; il est monté de bas en haut, il s'est élevé des tripots aux palais. Jadis la ville imitait la cour, aujourd'hui la cour copie la ville. C'est peut-être là une application des principes constitutionnels, mais on pourrait en faire de meilleures.

On dit qu'à cette partie de lansquenets, où l'on jouait gros jeu, où l'or roulait à grands flots, des observateurs clairvoyants s'aperçurent qu'un des joueurs appelait la ruse à son aide et captivait la fortune par des moyens frauduleux. Ce joueur trop habile avait adroitement substitué aux cartes légales des cartes préparées.—On le prit en flagrant délit; le scandale éclata tout haut, et vous jugez si ce fut un sujet de consternation pour l'assemblée!—Un homme qui jusqu'alors avait joui d'une réputation sans tache un homme qui appartenait à la noble profession des armes, qui porte un nom célèbre dans nos fastes militaires,—pris en flagrant délit d'escamotage au jeu.

Les propagateurs de cette déplorable nouvelle ajoutent que lorsque le scandale eut éclaté et que le coupable eut baissé la tête sous les preuves de l'accusation, un des princes qui était là lui dit:—

—Vous allez donner votre démission, monsieur, et vous partirez demain pour l'Amérique. Cet arrêt a reçu immédiatement son exécution.

Le retentissement d'une si fâcheuse aventure ne pouvait jeter une teinte de tristesse sur les souvenirs de Chantilly.—Nos gentlemen, qui copient d'une façon parfois servile les habitudes du sport anglais, devraient bien aussi les imiter dans les bonnes choses. Après les journées d'Epson, d'Ascott et Newmarket, il n'y a pas de lansquenets. Quand on met de l'argent sur les chevaux, c'est trop que d'en mettre encore sur les cartes. Les sportsmen britanniques se contentent des paris de courses; pourquoi les sportsmen parisiens ne feraient-ils pas de même? Cela serait d'autant plus convenable que les paris de courses prennent chaque jour un nouveau développement, et qu'aux dernières fêtes de Chantilly on a engagé sur les coureurs des sommes assez considérables.

A propos de gageures, il en est une qui a excité dernièrement un assez vif intérêt dans le monde fashionable. On soupait chez M. le comte de L... Après une brillante et orageuse partie de lansquenets, la conversation, qui eilleurait tous les sujets et passait en revue tous les personnages célèbres ou curieux du moment, ne pouvait manquer de rencontrer Mlle Lola Montès. Un des convives lut une lettre de la favorite bavaroise,—lettre qu'il avait reçue la veille. On s'est aperçu que Mlle Lola, depuis qu'elle est dans les grandeurs, a la manie d'écrire: elle est dévorée d'une véritable soif épistolaire; elle écrit à ses anciens amis de tous les pays, elle écrit aux journaux de toutes les nations pour relever et discuter tous les bruits et toutes les nouvelles qu'on débite sur son compte.—Il faut que le roi de Bavière lui laisse d'assez grands loisirs pour qu'elle trouve le temps de noircir tant de papier.

La lettre était émaillée de hardieses grammaticales et de témérités philosophiques. Le fond et la forme furent trouvés si divertissants, que de propos en réflexions, on en vint à regretter l'absence de la sémillante danseuse qui sait figurer si agréablement dans un souper de garçons.

—Quel dommage que cette aimable fille se soit expatriée volontairement pour se consacrer à chasser les soucis qui rident un front couronné par les ans et par la royauté!

Ce regret eut de l'écho dans l'assemblée, et amena tout naturellement les causeurs à désirer le retour de l'ambitieux transfuge. —Ne serait-ce pas, dit quelqu'un, une action d'éclat que de l'arracher à son aventureuse fortune et de la ramener parmi nous? Il y aurait là, sans contredit, de quoi faire la réputation de celui qui obtiendrait un pareil sacrifice. Mais quel est le lion qui pourrait avoir assez de crédit sur l'esprit ou sur le cœur de Lola Montès pour la faire descendre des marches d'un trône et la décider à reprendre sa vie bohémienne de Paris?

—Moi, répondit un des convives, qui avait écouté avec une certaine apparence de dépit la lecture de la lettre.

Celui qui s'avancait ainsi était un des lions qui jouent le mieux le rôle de don Juan dans la comédie légère, telle qu'on la représente sur le théâtre du monde; il possédait tout le talent nécessaire pour réussir dans l'entreprise qu'il se proposait de tenter. Cependant les chances contraires étaient nombreuses; aussi, dès qu'il se mit en avant, un des convives le prit au mot, et s'écria:—"Je parie cent louis que vous ne réussirez pas!"

Tout devient sujet de gageure parmi nos merveilleux anglo-manes formés à l'école du sport britannique, et il faut convenir que la circonstance se prêtait admirablement à ce jeu. En un instant, tous ceux qui étaient là s'engagèrent pour et contre dans le pari, et de chaque côté les enjeux s'élevèrent à un millier de louis. Dès le lendemain matin; le héros de la gageure monta en chaise de poste et prit la route de Munich.

Mais, malgré son mérite et sa bonne résolution, il est probable qu'il échouera. On ne renonce pas facilement à une position telle que se l'est faite Lola Montès. Son avancement a été rapide; ses succès ont occupé la curiosité universelle. La jeune et fringante danseuse, qui sur la scène de l'Opéra n'avait pu vaincre l'indifférence du public parisien, a tenu l'Europe attentive à ses débuts sur la scène du monde politique. D'un seul entrechat elle s'est élevée au rang de comtesse: pour son coup d'essai, elle a renversé un ministère; les jésuites ont voulu s'opposer à son triomphe, et elle a vaincu cette grande et ténébreuse puissance. Rien ne lui a résisté. Maintenant sa conquête est assurée, et pour la rendre plus éclatante, pour lui donner un magnifique retentissement, le roi de Bavière veut que la présentation officielle de Lola Montès à la cour se fasse avec une pompe inusitée jusqu'à ce jour et qui laissera bien loin les excentricités de ce genre que se sont parfois permises en pareille circonstance quelques monarques absolus, tels que Louis XV, par exemple, lorsque Mme Dubarry fut présentée à la cour de Versailles.

Ainsi, on écrit de Munich que le roi, satisfaisant à la fois tous ses goûts, a mis sa muse poétique au service de son admiration pour Mlle la comtesse Lola. Inspiré par un sentiment pieux d'ardeur et d'enthousiasme, il a composé le livret d'un ballet dont le sujet est emprunté à l'histoire d'amour de l'olympie mythologique. Voulu que la musique fût digne de l'œuvre royale, il a confié à l'illustre Listz le soin d'écrire la partition. Les rôles ont été distribués aux plus grands personnages de la cour; le roi, jetant sa couronne par dessus les moulins, a déclaré qu'il danserait lui-même, en personne le rôle de Jupiter, et que Mlle la comtesse Lola danserait avec lui le rôle de Vénus.

Cette excentricité royale plonge les Bavaois dans la stupeur.—Mais le roi de Bavière a de superbes exemples à citer en réponse aux représentations que pourraient lui faire ses ministres. De grands et d'illustres princes avant lui ont pris part publiquement aux jeux de la scène. Néron se donnait en représentation aux Romains, et Louis XIV dansait dans le ballet sur le théâtre de Versailles.—Il est vrai que Louis XIV était jeune lorsqu'il se permettait ce passe-temps chorégraphique, tandis que le roi Louis de Bavière commence les folies à l'âge où on les quitte d'ordinaire;—à l'âge où Louis le Grand avait renoncé à la danse pour passer à Mme de Maintenon.

Le parc d'Enghien, qui était déjà charmant l'année dernière, est devenu cette année une véritable merveille, un séjour enchanté où se trouvent réunis tous les plaisirs, tous les divertissements de la ville et de la campagne. Les promenades nautiques, les bals, les concerts, les jeux de toute espèce, invitent les amateurs à faire cette délicieuse partie de campagne;—ou plutôt non, Enghien n'est plus la campagne: c'est un faubourg de Paris, grâce au chemin de fer qui vous y transporte en un quart d'heure.— Les dimanches et mercredis, jours réservés, le chemin du Nord met un convoi spécial au service des fêtes d'Enghien. Ce sera sans contredit cet été le but de toutes les promenades, le lieu de prédilection où vont accourir tous ceux qui aiment les beaux arbres, les riants aspects, le lac aux eaux dormantes, les gondoles pavoisées le jour et illuminées la nuit, la foule élégante, le bal joyeux et l'excellente musique;—ce dernier mérite surtout est assuré par le nom du nouveau propriétaire qui a pris la haute direction des fêtes d'Enghien, et on ne doutera pas de l'excellence des concerts en apprenant que ce directeur est le célèbre violoniste Haumann.

Le Château-Rouge est à Paris ce que le parc d'Enghien est dans les environs. Le délicieux jardin de la chaussée de Clignancourt a retrouvé toute la vogue et tout le succès qui l'ont accueilli dès son ouverture. La foule lui est revenue, légère, joyeuse, dansante. C'est là qu'on rencontre tout ce que le Paris d'été a de plus animé, de plus leste, de plus pimpant. Nulle part on ne danse mieux et plus gaîment la polka, la mazourka, la redowa, la frotteska. Une fête extraordinaire est annoncée et doit avoir lieu incessamment dans ce délicieux jardin. On y exécutera l'œuvre nouvelle d'un jeune compositeur plein de talent et d'avenir;

M. Wilhen Reinberg. Ce morceau de musique, appliquée à la danse, et que nous signalons aux dilettanti, est intitulé le Dernier jour de Pompéi.

Bou-Maza, le chef arabe, est arrivé à Paris dans un mauvais moment. Les premiers beaux jours font un tort immense à l'effet qu'il veut produire. On a beau dire que c'est une capture importante, que ce Bou-Maza est presque un Abd-el-Kader, la curiosité ne s'émeut que faiblement autour de lui. De son côté le jeune Arabe ne paraît que très médiocrement ravi de tout ce qu'on lui montre. Ceux qui le voient de près, les personnes qui l'accompagnent et qui lui font les honneurs de Paris s'étonnent de cette indifférence. Comment un enfant du désert peut-il contempler d'un regard si insouciant les merveilles de la civilisation! Peut-être a-t-il le mal du pays; peut-être ce qu'on prend pour de l'insouciance n'est-il que la mélancolie d'un tendre souvenir ou d'un regret amer. Cependant, on n'épargne rien pour le distraire, et on parviendra sans doute à le conquérir entièrement. S'il était arrivé en plein hiver, si on l'avait promené dans les bals du beau monde, la coquetterie parisienne se serait sans doute exercée sur le jeune Arabe, qui a vingt-cinq ans et des yeux pleins de feu; dans la saison où nous sommes, il en est réduit sous ce rapport aux délices du bal Mabille et du Château-Rouge; mais cela peut suffire pour un enfant du désert, et même, sous un certain rapport, cela peut lui rappeler la patrie absente.

Le comte Guédéonoff, général des armées russes, vient de remporter une victoire,—non pas dans le Caucase,—mais dans la rue de Richelieu, au Théâtre-Français. L'habile général a fait la conquête de Mme Volnys,—en tout bien tout honneur, pour le service de son souverain et pour l'ornement du théâtre impérial de Saint-Petersbourg. La Russie est sans rivale dans ces sortes d'expéditions sur le domaine dramatique. Ses généraux possèdent à fond la théorie et la pratique de cette guerre. Ainsi, par exemple, si M. le général Guédéonoff était envoyé à la rencontre d'une armée prête à le combattre, il serait capable de terminer l'affaire sans tirer l'épée et d'enrôler les ennemis en qualité de figurants pour en meubler tous les théâtres de l'empire. Ce chef militaire unit l'art diplomatique de M. de Talleyrand au talent des anciens sergents recuteurs. Son éloquence est irrésistible:—il parle d'or. Quand il s'adresse aux grands artistes, ce sont des monceaux de roubles, une pension de retraite, une fortune assurée.

—Venez à Saint-Petersbourg, leur dit-il, ralliez-vous à mon panache de plumes de coq; c'est en Russie seulement qu'on sait apprécier et payer le talent dramatique. Vous aurez soixante mille francs pour la première année; un palais d'hiver dans la rue de la Perspective; un palais d'été sur le bord de la Neva; un train doublé de peaux de renard et attelé de deux chevaux richement caparotonnés, vous portera aux répétitions les jours de beau temps; une bonne berline bien close et bien rembourrée; vous ramènera chez vous, le soir, après le spectacle; on vous fournira les accessoires, les costumes, les esclaves qui vous serviront; on joint à votre traitement cent cinquante paysans annuels; vous aurez un cuisinier et un coiffeur de Paris; toutes les fois que l'impératrice et les grandes-duchesses iront au spectacle, elles enclencheront votre écrivain d'un bracelet en pierres ou d'une parure de perles fines; chaque année vos appointements augmenteront de dix mille francs et de cinquante paysans; au traitement fixe on ajoutera vingt-cinq roubles et un paysan de feu par pièce.—Si ces brillants avantages ne suffisent pas, l'incalifiable général Guédéonoff en accorde d'autres selon le caractère et les prétentions du sujet à enrôler.

Mécontente du Théâtre-Français, Mme Volnys a écouté favorablement les conquérantes propositions de l'enrôleur dramatique, et elle vient de signer, dit-on, un traité d'alliance avec le czar;—traité pareil à celui qui nous a enlevé Mlle Plessy, il y a environ deux ans;—avec cette différence seulement que Mlle Plessy rompaît violemment ses liens de société de la Comédie-Française, tandis que Mme Volnys est parfaitement libre d'agir à sa guise et que nul engagement ne la retient à Paris.—C'est donc l'héritage de Mlle Plessy que Mme Volnys est appelée à recueillir au théâtre impérial de Saint-Petersbourg. Peut-être s'étonnera-t-on de voir une succession ouverte au bout de si peu de temps. Mlle Plessy n'aura conservé que pendant dix-huit mois son emploi de grande coquette et jeune premier rôle. Si aujourd'hui on la remplace, hâtons-nous de dire que ce n'est pas la faute de son talent, toujours fin, aimable et gracieux; c'est la faute de ce fleau qu'on nomme l'emboupoint, fleau terrible qui ne respecte rien en Russie comme en France, et qui a enlevé la charmante Mlle Plessy de pied en cap.

Maintenant, hélas! Mlle Plessy ne peut plus représenter les amoureux, elle a passé de la grâce à la majesté; la toute-puissance du développement physique lui impose l'emploi des fortes coquettes ou des reines tragiques.—Mlle Plessy n'est plus Mlle Plessy; par le mérite, par la taille, par le poids, elle a pris place entre Mlle Georges et Mlle Mante.